Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

42 | 2010

Multimodalité de la communication chez l'enfant

Enfants entendants de parents sourds : comment rendre compte de l'éventail inattendu des combinaisons possibles entre visuel et sonore ?

Marion Blondel et Sonia Fiore

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/3064>

DOI : 10.4000/lidil.3064

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2010

Pagination : 35-53

ISBN : 978-2-84310-184-7

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Marion Blondel et Sonia Fiore, « Enfants entendants de parents sourds : comment rendre compte de l'éventail inattendu des combinaisons possibles entre visuel et sonore ? », *Lidil* [En ligne], 42 | 2010, mis en ligne le 31 mai 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/3064> ; DOI : 10.4000/lidil.3064

Enfants entendants de parents sourds : comment rendre compte de l'éventail inattendu des combinaisons possibles entre visuel et sonore ?

*Marion Blondel et Sonia Fiore**

RÉSUMÉ

La richesse des combinaisons entre langues et modalités nous amène à nous interroger sur un profil particulier : l'enfant entendant de parent(s) sourd(s) (désormais EEPS). Ce dernier évolue dans un contexte bilingue bimodal, un mélange d'atypique (lié au contexte de surdité) et de typique (l'acquisition bilingue, l'utilisation des ressources multimodales du langage). En nous appuyant sur deux corpus, qui ont été élaborés dans deux perspectives de recherches différentes et concernant pour l'un une enfant et pour l'autre trois jeunes adultes, nous essayerons de répondre à diverses questions : retrouve-t-on les mêmes combinaisons que chez leurs pairs sourds ? Existe-t-il des formes spécifiques aux sourds que l'on ne trouve pas dans les productions des EEPS ? Observe-t-on des formes mixtes dans l'expression des EEPS que l'on n'observe pas chez les sourds signeurs ?

ABSTRACT

Languages and modes of communication offer a wide range of combinations. In this paper we address a specific profile, the combinations used by hearing children of deaf adults (CODA). CODA grow up in a bilingual and bimodal environment. Consequently, the acquisition of their two L1s is both typical (growing up with a bilingual and multimodal input) and atypical (due to having deaf parents). Our study is based on two sources of data: the corpus of a longitudinal study of a very young child and a collection of productions from three young adults. We address the following questions: do CODA use the same combinations of language and modality as their deaf peers and are there elements that distinguish CODA data compared to the deaf data?

* Structures formelles du langage, UMR 7023/CNRS, Université Paris 8.

Les travaux de A. Millet et ses collègues (voir l'article de Millet et Estève dans ce numéro) offrent un aperçu de la richesse des combinaisons entre langues et modalités dans la communication langagière spontanée des enfants et adultes sourds. Qu'en est-il chez leurs pairs entendants évoluant dans ce même contexte bilingue et bimodal, en d'autres termes les enfants entendants de parent(s) sourd(s) (désormais EEPS) ? La majorité des EEPS sont entendants et ont la langue des signes française (désormais LSF) comme langue première, ils ont par ailleurs un accès total aux deux canaux (visuo-gestuel et audio-oral) ; ces deux aspects les rapprochent et les distinguent des locuteurs sourds. Nous examinons ici les chemins possibles et les chemins effectivement empruntés par des locuteurs bilingues bimodaux entendants. Retrouve-t-on les mêmes combinaisons que chez leurs pairs sourds ? Ces locuteurs EEPS utilisent-ils des formes que l'on ne s'attendrait pas à trouver du fait que l'accès au son est complet ? Existe-t-il des formes spécifiques aux sourds que l'on ne trouve pas dans les productions des EEPS ? Observe-t-on des formes mixtes dans l'expression des EEPS que l'on n'observe pas chez les sourds signeurs ? Ce sont autant de questions que nous nous proposons d'explorer dans une première mise en regard de nos corpus d'enfant et d'adultes EEPS. Notre objectif est d'interroger des typologies existantes pour ces formes, fruits du contact interlangues et intermodalités, et d'affiner autant que possible le grain de la classification. Ce que nous gagnons en nuances et en variétés, nous le perdons inévitablement en efficacité pour un traitement d'ordre quantitatif : dégagées des contraintes liées à l'élaboration des outils didactiques, nous souhaitons ici contrebalancer la dichotomie « pure LSF » d'un côté, « pur oralisme » de l'autre, compléter l'inventaire des usages plurilectaux et bimodaux, souligner la variété, la richesse et, autant que possible dans une étude de cas, la systématité des formes et combinaisons observées dans les répertoires langagiers des EEPS.

Rendre compte de la multimodalité : état de l'art

En parcourant la littérature sur la gestualité dans le langage ou la multimodalité de ce dernier, nous avons noté les éclairages portés sur les langues vocales (faute de mieux, désormais LV) par les langues des signes (désormais LS), et réciproquement. Nous avons ainsi relevé un certain nombre d'observations relatives aux formes vocales et gestuelles, ainsi qu'à leurs combinaisons.

De la gestuelle des entendants

McNeill (1992, entre autres) formalise les liens entre gestes et parole (*gestures and speech*) comme étant les deux versants d'un système « intégré » (*integrated*). Le langage n'est plus envisagé comme exclusivement sonore, et les rapports entre gestes et production linguistique vocale sont conçus comme résultant d'un même processus mental sous-jacent. McNeill (1992, p. 76) propose une nomenclature des gestes fondée sur les caractéristiques des référents de ces gestes. Il distingue ainsi les *beats* qui font référence aux discontinuités du discours, les déictiques qui font référence aux orientations et aux directions, les métaphoriques qui réfèrent aux concepts abstraits et aux relations, les gestes iconiques qui renvoient aux événements concrets ; l'auteur ajoute une cinquième catégorie plus marginale qui comprend les gestes produits lors de tentatives pour trouver ou se rappeler un mot.

McNeill (1992, p. 37) établit également quatre registres mobilisant la gestuelle, placés sur une échelle allant du plus spontané au plus codifié ; cette échelle est elle-même fondée sur ce que l'auteur appelle *le continuum de Kendon* et sa présentation sous forme de tableau (1) ne doit pas gommer les chevauchements, envisagés par McNeill lui-même.

paroles	gesticulation obligatoires (+)	pantomime absentes (-)	emblèmes optionnelles (±)	LS (-)
propriétés linguistiques	(-)	(-)	quelques expressions « bien formées » (±)	obligatoires (+)
<i>caractère conventionnel</i>	non codifiée (-)	(-)	partiellement codifiés (±)	(+)
signification	globale et synthétique	globale et analytique	segmentée et synthétique	segmentée et analytique

Tableau 1. – Les catégories de gestes selon McNeill (1992)
ainsi que leurs propriétés.

Quel est l'éclairage apporté par l'étude des LS sur l'étude de la gestuelle des entendants ? Nous avons noté précédemment que les LS servaient de repère à l'extrémité du continuum de Kendon. Pourtant, les travaux sur les LS de sourds isolés montrent combien les emblèmes ou la pantomime peuvent servir de socle aux LS et comme la frontière est difficile à tracer entre une structure pantomimique qui serait

«globale» (ou holistique) et une prise de rôle qui serait «segmentable» (ou compositionnelle).

Quelle place donner en retour aux gestes grammaticaux des LS observés chez des non-signeurs également ? Pour les pointages par exemple, doit-on traiter hors du système linguistique des formes telles que le pointage vers soi ou vers l'interlocuteur dans une communication parlée si on lui attribue des propriétés linguistiques dans les LS ? Pizzuto (2007, p. 292) argumente en faveur d'un système intégré aussi bien des LV que des LS, dès lors que l'on s'attache à décrire les langues parlées comme de véritables systèmes de communication face à face.

Lorsque des exemples d'emblèmes sont donnés, il s'agit de gestes manuels ; or, la définition de Ekman et Friesen (1975) indique que ce sont des actes non verbaux (*non-verbal acts*) mais sans préciser la forme manuelle ou non manuelle de ces actes. Pourtant, en parallèle, d'autres chercheurs dans les années 1970-1980 décrivent et codent les paramètres non manuels de la communication non verbale : les expressions faciales, les regards, les positions relatives du corps (voir Cosnier et Brossard [1984] pour un aperçu des travaux de cette période). Du fait que les instruments de mesure s'affinent, on est désormais capable d'apprécier de façon très fine les effets de synchronisation ou plus généralement les ajustements entre les différents *timings*. Or on observe un effet d'écho dans les ajustements de patrons rythmiques des différents articulateurs : vocal et manuel ; manuel et non manuel ; vocal et non manuel. Que les effets soient concordants ou non, il semble que, à un niveau ou à un autre de l'organisation du discours, des frontières d'unités de ces différents canaux s'ajustent.

De la multimodalité chez les enfants entendants

En ce qui concerne les formes manuelles observées, Volterra *et al.* (2006), entre autres, distinguent les gestes déictiques des gestes représentationnels, chacune de ces catégories se subdivisant en sous-rubriques comme l'illustre le tableau 2.

déictiques	→ requêtes ritualisées	représentationnels	→ conventionnels propres à une culture en particulier
	→ gestes de donner		→ non conventionnels
	→ montrer		→ liés à une action
	→ pointer		→ liés à un objet

Tableau 2. – Les catégories de gestes observés en acquisition dans Volterra *et al.* (2006).

Volterra et ses collègues retiennent comme *signes* uniquement ce qui ressemble à la LS cible (adulte) et qui n'existe pas chez le petit entendant non exposé à la LS. En cela, les auteurs pensent éviter un phénomène de surinterprétation qui expliquerait pourquoi des études ont conclu à l'avantage de la LS dans l'émergence du lexique. Mais les auteurs ne mentionnent pas les formes problématiques ou récalcitrantes, notamment les proto-formes dont il est difficile de décider si ce sont des gestes non verbaux ou des signes pas encore maîtrisés ; d'autre part, ces études ne prennent pas en compte, à notre connaissance, la gestuelle non manuelle (les mouvements de tête, les mouvements de sourcils par exemple) qui joue un rôle important à l'interface prosodie/morpho-syntaxe dans la LS cible.

L'enfant entendant associe les gestes entre eux, ainsi que les gestes et paroles entre eux. Les combinaisons peuvent se faire de manière consécutive pour deux gestes manuels ou en simultané pour gestes et paroles. La superposition peut être complète, partielle ou sous la forme d'un chevauchement. Du point de vue de la référence, il est à noter que l'enfant entendant ne combine pas deux gestes référentiels (Capirci *et al.*, 1996). Dans les combinaisons entre gestes et paroles, les auteurs distinguent celles où les deux unités ont un référent commun (l'enfant pointe vers son doudou et dit «doudou») et celles où les deux unités ont des référents différents (l'enfant pointe vers son doudou et dit «moi»). Capirci *et al.* (1996) et Volterra *et al.* (2006) observent trois degrés de complexité dans les combinaisons bimodales chez des enfants entendants non exposés aux LS : les combinaisons équivalentes (l'enfant dit «au-revoir» et fait au-revoir de la main), les complémentaires (avec même référent) et les supplémentaires (avec référents différents).

De la multimodalité chez l'adulte et l'enfant sourds

En parallèle de la démarche qui consiste à rendre compte de la complexité et des raffinements de la gestuelle coverbale, les chercheurs sur les LS se sont demandé comment, au sein des LS, séparer gestuelle grammaticale et gestuelle coverbale. Autrement dit, «*Do signers gesture?*» demande Emmorey (1999). L'auteure répond par l'affirmative et reconnaît que la distinction est particulièrement subtile au sujet des constructions à classificateurs¹ parce que ces formes peuvent être plus

1. *I.e.* lorsque la forme de la main renvoie à une catégorie de référents ayant en commun la taille, la forme, le caractère humain/animal/véhicule, la façon

ou moins élaborées et oscillent donc entre les formes gestuelles holistiques et les formes linguistiques compositionnelles. L'auteure souligne que la distinction est d'autant plus difficile à effectuer dans les corpus enfantins. Par ailleurs, et là aussi à titre de « *co-sign gesture* », Fontana (2008) explore plus particulièrement les labialisations (*mouth actions*) des locuteurs sourds lorsque la communication visuo-gestuelle est choisie. Est-il étonnant que les sourds labialisent et plus encore qu'ils vocalisent ? Pas vraiment si l'on pense aux entendants qui gesticulent au téléphone, et moins encore lorsque l'on prend en compte l'hétérogénéité des profils de surdité et l'hétérogénéité des profils langagiers en contexte de surdité.

Cette prise en compte des profils variés en contexte sourd, bilingue et bimodal, est précisément l'objectif d'un ensemble de travaux sous la direction de Millet (Millet et Mugnier, 2004 ; Millet et Estève, 2009). Les auteures veulent rendre compte des compétences de l'enfant et de l'adulte sourd dans une perspective langagière qui englobe leurs dimensions bilingue (français/LSF) et bimodale (modalité vocale et gestuelle) et proposent une typologie des pratiques langagières enfantines orales (par opposition à écrites) afin d'établir des profils. Ces profils sont fondés sur l'association entre toutes les ressources disponibles (le français et les onomatopées, la LSF et les gestes), et réparties comme indiqué dans le tableau 3.

Vocal		Gestuel	
Verbal	Non-verbal	Verbal	Non-verbal
= français	= onomatopées	= LSF	= gestes non verbaux

Tableau 3. – Les catégories de gestes utilisés
dans Millet et Estève (2009).

d'être manipulé (pince, poignée) et que le mouvement et les positions respectives de cette forme indiquent un contour, une trajectoire, une localisation des référents.

EEPS ou CODA, quèsaco ?

EEPS ou CODA, la constitution en communauté

Tandis que la LS est considérée comme la langue des Sourds², les locuteurs natifs de cette langue sont pour la majorité, entendants³. Comme la plupart des bilingues et biculturels, les EEPS ont souvent l'impression de se trouver entre deux mondes et de faire sans cesse l'aller-retour entre les deux. Dans les années 1980, aux États-Unis, des interprètes LS américaine / anglais, nés de parent(s) sourd(s), décident de constituer un groupe à part entière sous le nom de *CODA* (*Child Of Deaf Adults*), en opposition aux autres interprètes de parents entendants et créent en 1983 l'Association internationale *CODA*⁴. Plusieurs conditions doivent être satisfaites pour qu'on soit considéré comme CODA (au sens de l'Association internationale). Il est nécessaire qu'au moins un des deux parents de l'enfant entendant soit sourd, que la langue première, ou privilégiée dans la vie de tous les jours soit la LS, et que l'EEPS soit fortement, de quelque façon que ce soit, impliqué dans la communauté sourde. Cependant, cette dimension psycho-socio-linguistique de l'EEPS ne rend pas compte de la totalité de la population EEPS, comme en témoigne la situation française.

Bien qu'ait eu lieu un premier colloque concernant les EEPS en région parisienne en mars 2009, évènement qui a rassemblé près de 400 personnes, il n'existe aucune association en France qui regrouperait et dans le même temps enfermerait les EEPS dans un « profil type », selon des critères précis. En effet, lors de nos recherches de Master 2 (Fiore, 2009) il nous est apparu très rapidement que le profil des EEPS différerait d'un contexte à l'autre tant les implications sociologiques, psychologiques, historiques et linguistiques étaient diverses (et compte tenu de l'hétérogénéité des profils chez les parents sourds eux-mêmes). Nous avons émis l'hypothèse d'un *continuum* pour représenter les différents profils d'EEPS : à l'une des extrémités nous trouvons le profil

2. Sourd avec un S majuscule, autrement dit des individus qui se reconnaissent non seulement comme n'entendant pas, mais aussi comme sourds du point de vue culturel et linguistique.

3. En effet, dans 90-95 % des cas, les enfants de parent(s) sourd(s) sont entendants (Jones, 1989 ; Mallory *et al.*, 1992).

4. Pour connaître l'histoire et les statuts de l'association, voir son site <<http://coda-international.org>>.

de l'EEPS qui ne se considère pas comme bilingue et biculturel et à l'autre extrémité se trouve l'EEPS qui se sent entièrement bilingue et biculturel ; tout au long de ce *continuum*, nous pouvons décliner les cas d'EEPS plus ou moins bilingues et biculturels.

La personne bilingue bimodale et le « coda-talk »

Le bilingue possède différents modes de communication, que Grosjean (2003, p. 26) met en évidence à l'aide d'un *continuum*. L'auteur explique qu'aux extrémités de ce *continuum*, se trouvent « le mode de communication monolingue » d'une part, et le mode de communication bilingue, appelé « parler bilingue » de l'autre. Ce dernier mode de communication se traduit par différentes stratégies, telles que le *code-switching* et l'emprunt. De la bimodalité du bilinguisme des EEPS émerge une nouvelle stratégie langagière, appelée *code-blending* qui consiste à produire de façon simultanée un message vocal et signé. Les études sur les productions des *Codas* (Emmorey *et al.*, 2008 ; Bishop et Hicks, 2005) concordent sur le fait que les *Codas* préfèrent utiliser le *code-blending* au *code-switching*. Bishop and Hicks (2005) supposent, à partir de l'observation de van den Bogaerde (2000) auprès des mères sourdes qui utilisent cette même stratégie lorsqu'elles s'adressent à leur enfant entendant, que cette production mixte est le fruit d'un même input mixte qui a duré tout au long de l'enfance. Bishop et Hicks (2008) émettent alors l'hypothèse de l'existence d'un troisième système, qui serait en réalité, la langue première de ces enfants entendants : un « parler bilingue » propre aux *Codas* américains, le *coda-talk*, qui a été analysé dans un environnement exclusivement bilingue bimodal et dont la structure grammaticale tend à suivre celle de l'ASL et non celle de l'anglais. Les auteures indiquent également que le *coda-talk* va au-delà de la stratégie langagière du *code-blending* par sa forte corrélation avec l'identité Coda (être bilingue et biculturel) et par l'utilisation de la *Deaf Voice* (« Voix Sourde »), qui consiste à imiter ou « recréer » les sons de certaines personnes sourdes, amies ou membres de la famille.

Bien qu'en France, aucune étude n'ait porté sur le cas des EEPS en contexte exclusivement bilingue bimodal, les observations sociolinguistiques exposées plus haut et les différents témoignages lors de la première rencontre EEPS en mars 2009 nous amènent à émettre l'hypothèse que la situation française se distinguerait de la situation américaine dans la mesure où le mouvement identitaire EEPS français est moins marqué (Fiore, thèse en cours).

Multimodalité dans les corpus EEPS

Typologies existantes

S'intéressant à la production des EEPS adressée à un interlocuteur entendant, Casey et Emmorey (2009) montrent que quelques signes (tels que désignés plus haut) subsistent dans les échanges entre entendants. Cette étude montre que la LS langue première n'est pas complètement inhibée en contexte entendant, et que c'est surtout dans la proportion de chaque catégorie de gestes que les sujets EEPS se distinguent des non-signeurs : davantage de signes iconiques, moins de gestes bâtons (*beats*) et davantage de gestes réalisés du point de vue du protagoniste. En acquisition, l'étude longitudinale d'un petit garçon EEPS, Marco, a permis à Volterra *et al.* (2006) d'établir – en comparaison avec la gestuelle produite par des enfants non exposés à la LS italienne – un répertoire de gestes représentationnels plus riche et plus fréquent chez le petit Marco dans le cours de sa deuxième année que dans le répertoire de ses pairs non-signeurs.

Emmorey *et al.* (2008) ont fait l'inventaire des combinaisons observées dans des corpus de 11 adultes bilingues bimodaux, lors de conversation entre EEPS et notent des alternances séquentielles ainsi que des encodages simultanés. Il est intéressant de souligner que les formes de combinaisons obtenues nous renvoient aux catégories utilisées dans la combinaison des gestes et paroles, à savoir sémantiquement congruentes/incongruentes. Or les auteurs remarquent dans leurs corpus respectifs (enfants et adultes EEPS) que la plupart des énoncés mixtes sont du *code-blending* et que la plupart de ces occurrences sont sémantiquement congruentes.

Chez des adultes, Pyers et Emmorey (2008) notent que la syntaxe de la LS américaine reste active (sous la forme d'indices non manuels comme la mimique faciale) lorsque les adultes EEPS parlent en anglais et se demandent si les deux systèmes sont vraiment autonomes. Emmorey *et al.* (2008) notent en outre que gestuelle coverbale et gestuelle signée des *code-blends* partagent des propriétés rythmiques : elles respectent une forme d'ajustement du *timing* vocal-manuel. Les auteurs s'appuient sur un modèle adapté de la description des relations gestes-paroles (Kita et Ozyurek, 2003), modèle dans lequel générateurs d'action et de message interagissent. Casey et Emmorey (2009) considèrent que, dans le cas des EEPS, on est face à « des systèmes de production langagière séparés tout en étant liés » (p. 292). L'envie nous prend alors de poser

cette question : ne peut-on considérer que l'on a une forme de gestuelle coverbale sophistiquée, y compris dans les *code-blends* ?

Présentation des corpus

L'étude présentée ici repose sur l'exploitation de deux corpus d'EEPS. L'un des corpus (Blondel et Tuller, 2002-2003) est l'enregistrement vidéo entre 6 mois et 2;9 d'une petite fille, Illana, entendante bilingue (LSF-français) exposée dès la naissance aux deux langues de manière relativement équilibrée. Le père de l'enfant est sourd, signeur de naissance, et de parents sourds qui signent ; la mère de l'enfant est entendante et signe couramment. Au moment du recueil, l'enfant fréquente la crèche en journée et est donc en milieu majoritairement entendant et vocalisant, mais elle fréquente également depuis toute petite la famille qui signe et la communauté sourde ; ses parents échangent en LSF lorsqu'ils sont seuls, et dans différentes variétés de contact en présence d'Illana ou lorsque les personnes en présence constituent un public mixte (plus ou moins signeur). Le recueil de 22 sessions (d'une demi-heure pour les premiers mois, puis d'une heure mensuelle environ) a été effectué au domicile de l'enfant et les situations de recueil sont assez variées : jeux avec l'enfant, lecture de livres illustrés, repas, bain et change.

Le second corpus (Fiore, 2007) a été recueilli lors d'une étude transversale de trois jeunes adultes entendants bilingues qui ont entre 20 et 22 ans⁵. Ces jeunes adultes avaient encore une relation forte et des contacts réguliers avec leurs parents et la communauté sourde. La langue des signes était de ce fait encore présente dans leur vie de tous les jours. Le fait que l'entretien était mené par une jeune femme elle-même EEPS permettait par ailleurs d'instaurer une complicité avec ces jeunes adultes et des conditions favorables pour évoquer leur enfance en tant qu'EEPS et, par la même occasion, de leur permettre d'exprimer, avec un certain recul, leurs avis et impressions sur leur(s) langue(s), leur(s) culture(s) et leur identité. Les enregistrements se sont déroulés sur deux jours de la manière suivante : nous avons donné les consignes en LSF aux informateurs, qui devaient s'adresser à un interlocuteur sourd ; les tâches à effectuer s'appuyaient sur différents supports, qui ont permis

5. L'objectif de l'étude de ce corpus était double. Dans un premier temps, nous avons décrit les structures utilisées en LSF des EEPS. Dans un deuxième temps, nous avons mis en évidence des structures propres aux locuteurs EEPS de notre corpus en tentant d'en trouver les origines.

d'aborder des thèmes et genres variés, tels que le narratif, l'explicatif, l'argumentatif ou encore l'humoristique ; l'entretien final, qui s'est déroulé en LSF, était semi-dirigé.

Bien que les deux situations d'enregistrements soient différentes, la consultation croisée des deux corpus permet de mettre en évidence des formes et combinaisons de formes propres aux bilingues bimodaux, qu'ils soient tout jeune enfant (comme Illana) ou jeune adulte (comme Sabrina, Aurélien et Abel).

Compléter l'inventaire des possibilités

En confrontant nos corpus aux typologies décrites plus haut, nous avons constaté qu'un ensemble de formes n'apparaissaient pas dans les rubriques proposées, que les rubriques pouvaient être décomposées en sous-rubriques pour un inventaire exhaustif des possibilités offertes par le contexte bilingue et bimodal et qu'un certain nombre de frontières établies pour dessiner des profils langagiers pouvaient être repensées pour mettre en valeur l'interaction entre les modalités dans le répertoire disponible des EEPS.

Les formes possibles

Au regard des propositions de Millet et Estève (2009), la distinction verbal/non verbal nous a posé question, notamment en ce qui concerne les onomatopées dans la modalité vocale, ou les constructions à classificateurs dans la modalité gestuelle. Les onomatopées, définies comme *sons et bruitages vocaux*, sont considérées par les auteurs comme non verbales, et les exemples extraits des données grenobloises couvrent aussi bien des formes iconiques non (ou peu) conventionnelles comme « brrrrr » ou « pffff » que des formes iconiques et (plus) conventionnelles comme « aïe » ou « poum poum ». Or, dans le corpus de la petite Illana, nous relevons des formes comme « mlml », qui nous semble relever d'une forme iconique non conventionnelle, comparée à une forme comme « miam-miam » qui nous paraît plus conventionnelle, et notamment reprise dans l'input.

Dans la répartition verbal/non verbal en modalité gestuelle, les auteurs distinguent *signes et gestes non verbaux* sans préciser de quelle catégorie relèvent les emblèmes faisant partie du lexique de la LSF. Ceci n'est pas très surprenant dans la mesure où, comme nous l'avons vu précédemment, LSF et français – y compris sous sa forme coverbale – sont en contact depuis toujours et que l'une se nourrit principalement de l'autre – notamment *via* sa partie coverbale. La distinction entre verbal

ou non verbal est plus aisée lorsqu'il existe deux formes assez proches sémantiquement (comme le geste et le signe signifiant 'partir', illustrés dans la figure 1), mais elle semble plus délicate lorsqu'un seul geste-signe est en usage (comme ce serait le cas pour 'après' ou 'au-revoir').

Toujours pour la modalité gestuelle, les auteures semblent en difficulté, de manière tout à fait logique, avec les formes à classificateurs (les auteures préfèrent utiliser les termes de *proformes* lorsqu'un référent a été préalablement identifié et *structure de taille ou de forme* lorsque cette structure sert à introduire une nouvelle forme sans référent préalablement identifié). Dans leur manuel de codage, les auteures précisent que ne doivent figurer dans la ligne LSF que les formes « attendues ». Ainsi, on note dans les exemples fournis qu'un pointé vers soi (PT1) relève de la LSF mais qu'un « index tendu avec mouvement latéral de gauche à droite » référant au mouvement d'un bébé oiseau relève de la ligne *gestes non verbaux*. Les constructions à classificateurs forment comme nous l'avons vu précédemment une « catégorie récalcitrante ». À titre d'illustration, considérons trois formes signifiant 'partir'. L'une correspond à la forme de citation que l'on trouve dans un dictionnaire LSF (fig. 1a), l'autre correspond à l'emblème, partagé par sourds et entendants (fig. 1b) et l'autre enfin est une forme à classificateur (fig. 1c). Comment répartir ces trois cas de figures dans la structure binaire verbal/non verbal ?

Figure 1. – Différentes formes gestuelles pour signifier 'partir'.

Une rubrique séparée concerne les labialisations qui recouvrent « les productions labiales sans émission sonore correspondant à des mots français ». Or, dans nos deux corpus EEPs, nous observons des formes hybrides, entre labialisation avec vocalisation et labialisation

sans vocalisation ; il s'agit de voix chuchotées, ou dé-vocalisées comme en produisent précisément les sourds et que l'on désigne plus haut sous l'expression « voix sourde ». Il nous semble qu'Illana par exemple a une gestion graduée du son, et qu'elle joue avec la perception visuelle qu'a son papa de son articulation labiale (à elle). Dans un exemple à 29 mois, elle produit ainsi le mot *banane* tout d'abord labialisé sans son à l'adresse de son papa sourd, puis comme il insiste pour qu'elle le produise en LSF et qu'apparemment elle ne le connaît pas en LSF, elle le répète avec une voix assourdie, puis le vocalise de manière enfantine à l'attention de l'interlocutrice entendante. Dans le corpus des jeunes adultes EEPS, il est intéressant de noter plusieurs profils concernant les labialisations avec ou sans vocalisation. Par exemple, le rire d'Aurélien ressemble parfois à celui d'un sourd (autrement dit un rire grave, guttural). Il utilise de façon marquée et régulière la « voix sourde », c'est-à-dire que sa voix émet des sons gutturaux et sans vibration des cordes vocales. En revanche, il est plus rare de noter des émissions sonores chez Abel. Nous supposons qu'il existe un lien entre ces caractéristiques et le profil sociolinguistique du locuteur à partir de l'entretien final mené lors de l'enregistrement du corpus, ainsi qu'à partir d'entretiens informels avant et après l'enregistrement. Aurélien souligne tout au long du corpus son appartenance à la communauté sourde, alors qu'Abel a une identité sourde moins marquée.

Dans le tableau 4 ci-dessous, nous reprenons les catégories proposées par Millet et Estève (2009) et ajoutons, en gras, des exemples pour illustrer les rubriques existantes et de nouvelles rubriques « hybrides » dont nous cherchons à rendre compte plus précisément.

Vocal		Gestuel	
<- Labialisations ???->			
Verbal	Non-verbal	Verbal	Non-verbal
= français	= onomatopées	= LSF	= gestes non verbaux
<i>manger</i>	<i>miam-miam</i>	<i>PARTIR</i> (<i>signe pi LSF</i>) <i>Figure 1a</i>	« <i>PARTIR</i> » (<i>emblème</i>) <i>Figure 1b</i>
<i>mlml???</i>		<i>CONSTRUCTIONS À CLASSIFICATEURS</i> <i>CLindex-éloignement ???</i> (<i>figure 1c</i>)	

Tableau 4. – Les catégories de gestes utilisés dans Millet et Estève (2009) et les formes hybrides.

Il est bien sûr plus aisé de chercher « ce qui coince » dans une classification en prétendant à l'exhaustivité que de proposer une nouvelle classification exhaustive. Il nous a semblé pourtant intéressant de tenter d'intégrer toutes les formes présentes dans une grille aménagée à partir des propositions de nos collègues. Deux questions se sont rapidement imposées : faut-il se placer du point de vue de la production ou de la réception ? Et quelle logique appliquer : le point de vue articuloire ou la catégorisation en langues, incluant leurs volets non verbaux et illustrant les zones de contacts entre langues ?

Les tableaux 5 et 6 appliquent respectivement chacune des logiques.

Gestuel						
Manuel	Non-manuel					
	mouvements du buste et de la tête			expressions du visage		
		yeux/ regard	joues	labial		
				sans vibrations	cordes vocales	
				muet	murmuré	ordinaire
					assourdi	

Tableau 5. – Classement des formes en fonction d'une logique articuloire.

LSF	Contacts LSF-coverbale	français
signes non utilisés par les entendants	← constructions à classificateurs → ← pointages → ← emblèmes → ← expressions faciales et bruitages (sonores-visuels) conventionnels →	mots onomatopées
	Contacts LSF-français labialisations	
	Gestes non conventionnels beats (+ ou - intégrés) bruitages sonores-visuels non conventionnels	

Tableau 6. – Classement des formes en fonction d'une logique linguistique.

Nous observons également dans le corpus adulte la présence de sons émis par le locuteur alors qu'il s'adresse à un interlocuteur sourd. Ainsi, tout en s'adressant à un sourd, Aurélien associe au signe TIRER-UN-COUP-DE-FUSIL, le son « poouu ». Il associe également le son « grrr » au signe CHIEN-ATTRAPE-QUEUE-CHAT dans une autre production narrative. Sabrina, quant à elle, accompagne le signe PARTIR-EN-S'ENVOLANT du son « pchpch ».

D'autres formes encore nécessiteraient un examen plus approfondi. Ainsi, au sein de la rubrique *signes*, on peut relever des formes de contact plus subtiles, présentes à des degrés divers dans les usages des sourds et des EEPs. Le Corre (2006) relève ainsi des déviations involontaires de la norme du français, intégrées, parfois avec humour, par les sourds au lexique de la LSF. L'auteur donne des versions bretonnes de [VOEU], [TABOURET], [CANADA] et [TOUSSAINT], fondés sur la parenté phonétique et/ou graphique des mots *veau* et *vœu*, *tambour* et *tabouret*, *canard* et *Canada*, *Tu sais* et *Toussaint*. Ce type de constructions nous semble relever également, comme la labialisation, des procédés d'exploitation visuelle de la LV.

Le Corre note par ailleurs (p. 112) qu'un bon nombre de signes comportant un mouvement simple correspondent à des mots du français qui manifestent une seule syllabe – [JOUR], [PRÊT], [FAIM], [SOIF], [FILS], etc. – ou qui ne sont bi-syllabiques qu'à l'écrit – [VACHE], [LIBRE], [HONTE]. L'hypothèse de Le Corre est que le découpage syllabique du français pourrait conduire les sourds à user du rythme syllabique qui articule les mots du français pour structurer les signes de la LSF. Cet ajustement rythmique entre les langues ouvre également une piste dans les influences possibles entre dimension rythmique de la gestuelle coverbale et la prosodie de la LSF. Dans le cadre de notre étude de la prosodie enfantine en LSF (Limousin et Blondel, 2010), nous avons ainsi relevé des patrons rythmiques qui pourraient correspondre à l'intégration des mouvements de *beats* dans la structure rythmique des signes. Par exemple, les séquences de signes ENCORE PAPA sont marquées par un patron régulier des durées de chaque segment dynamique.

Les combinaisons possibles

Dans le cas d'Illana, les combinaisons simultanées d'un mot en français avec un signe consistent en des combinaisons de deux éléments ayant un même référent comme le mot chat associé simultanément (/) au signe CHAT [chat/CHAT] à l'âge de 1 an et 2 mois (1;2). Dans les sessions suivantes, on trouve des combinaisons simultanées de signes/

mots ayant des référents différents comme [papa/ENCORE] à 1;3. Les alternances codiques séquentielles apparaissent plus tard et, de façon remarquable, lors de la session des 19 mois, lorsqu'apparaissent les premières séquences à deux mots (deux signes LSF ou deux mots français). Ces combinaisons associent séquentiellement (+) dans un premier temps des unités sémantiquement congruentes comme [chat + CHAT] à 1;7. Il est à noter que, pour un cas comme [POISSON + et une feuille] à 2;10, cas classique de *code-switching* qui apparaît après l'étape de congruence sémantique, l'enfant regarde son père tandis qu'elle réalise le signe POISSON et regarde sa mère pour finir son énoncé avec [et une feuille].

Les énoncés mixtes relevés dans le corpus d'Illana jusqu'à la session 2;10 présentent plus d'énoncés mixtes simultanés que séquentiels (Révérant, 2004), conformément à ce que Petitto *et al.* (2001, p. 486-487) ont relevé dans leur corpus de deux enfants bilingues français/LS québécoise. On obtient une progression entre trois formes de combinaisons bimodales qui correspondent aux paliers observés par Capirci *et al.* (1996) et Volterra *et al.* (2006) dans les combinaisons bimodales chez des enfants entendants non exposés aux LS : les combinaisons équivalentes (1), les complémentaires (2) et les supplémentaires (3).

- (1) (à 2;7) LOURD
c'est lourd
- (2) (2;3) comme Illana
PT PAREIL
- (3) (2;8) ma cabane
VOULOIR

Bilan et perspectives

L'inventaire des formes et variétés de combinaisons possibles révèle la richesse de la palette à disposition des entendants bilingues bimodaux, et cet inventaire complète de précédentes typologies proposées pour les corpus bimodaux en général et d'EEPS en particulier ; mais l'organisation de cet inventaire souligne également toutes les questions que posent la catégorisation et la délicate tentative de tracer des bornes à la notion de « linguistique » au regard de la multimodalité du langage. La notion de *gestes* reste également un joli bric-à-brac et Kendon (2004) lui préfère la notion de *visual actions*, permettant ainsi de dépasser la dichotomie gestes/signes et de chercher autrement, dans l'ensemble

des formes de *visual actions*, observables chez des locuteurs vocalisant et des signeurs, les points communs et différences entre les deux populations dans la variété des formes observées, la systématique des usages et les procédés sémiotiques impliqués.

L'air de rien, ces essais de typologies ont un enjeu d'identification : qu'est-ce qui appartient/n'appartient pas à la LS étudiée ? Qu'est-ce qui est digne d'être enseigné ? Quelles formes pour quels registres ? Comment se situer sur les différents *continuums* et comment situer son interlocuteur pour mieux le rejoindre dans une communication harmonieuse ? Montrer le caractère systématique des mélanges contribue à éclairer « le paradoxe EEPS » : un mélange d'atypique (lié au contexte de surdité) et de typique (l'acquisition bilingue, l'utilisation des ressources multimodales du langage).

Bien entendu, nous aspirons à passer d'une étude très qualitative à une étude plus quantitative et à éprouver ces premières balises exploratoires dans le cadre de corpus et de contexte d'élicitation variés. Ainsi, S. Fiore (thèse en cours) examine, dans une perspective linguistique et sociolinguistique, le caractère systématique des structures et procédés en usage chez les jeunes adultes EEPS, en jouant sur les paramètres de la variation inter-individuelle et intra-individuelle. Par ailleurs, nous comptons sur l'éclairage apporté par une étude en cours (Parisot *et al.*, 2009) qui nous permettra de contrôler et de mesurer jusqu'à un certain point (à l'aide d'enregistrements, vidéo classique et biomécanique) la variable 'sourd signeur' *versus* 'entendant non signeur' quant à l'usage des articulateurs non manuels (mouvements de la tête et du buste, regard) dans l'expression d'un certain nombre de structures analogues dans trois LS différentes ainsi que dans leur version orale (y compris gestuelle) correspondante. Ce protocole pourra à l'avenir être appliqué à une population EEPS.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BISHOP M. et HICKS S. (2005) : « Orange eyes: Bimodal bilingualism in hearing adult users of American Sign Language », *Sign Language Studies*, vol. 5, n° 2, p. 188-230.
- BISHOP M. et HICKS S. (2008) : *Hearing, Mother Father Deaf*, Washington (D.C.), Gallaudet University Press, p. 311.
- BOGAERDE B. van den (2000) : *Input and interaction in deaf families*, Amsterdam, LOT.

- CAPIRCI O., IVERSON J., PIZZUTO E. et VOLTERRA V. (1996) : « Gestures and words during the transition to two-word speech », *Journal of Child language*, n° 23, p. 645-673.
- CASEY S. et EMMOREY K. (2009) : « Co-speech gesture in bimodal bilinguals », *Language and Cognitive Processes*, vol. 24, n° 2, p. 290-312.
- COSNIER J. et BROSSARD A. (1984) : *La communication non verbale*, Delachaux et Niestlé.
- EKMAN P. et FRIESEN W. (1975) : *Unmasking the face. A guide to recognizing emotions from facial clues*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- EMMOREY K. (1999) : « Do signers gesture? », dans R. Campbell et L. Messing (dir.), *Gesture, Speech and Sign*, New York, Oxford University Press, p. 133-159.
- EMMOREY K., BORINSTEIN H., THOMPSON R. et GOLLAN T. (2008) : « Bimodal bilingualism », *Bilingualism: Language and Cognition*, vol. 11, n° 1, p. 43-61.
- FIORE S. (2007) : *Spécificités d'un bilinguisme LV/LS de jeunes adultes entendants nés de parents sourds*, mémoire de Master 1 en Linguistique théorique et descriptive, Université Paris 8, p. 32.
- FIORE S. (2009) : *Bilinguisme bimodal : le cas des enfants entendants de parent(s) sourd(s). Début d'une étude socio-linguistique*, mémoire de Master 2 en Linguistique théorique et descriptive, Université Paris 8, 81 p.
- FONTANA S. (2008) : « Mouth actions as gesture in sign language », dans A. Kendon et T. Russo Cardona (dir.), *Dimensions of gesture, Gesture*, vol. 8, n° 1, p. 104-123.
- GROSJEAN F. (2003) : « Le bilinguisme et le biculturalisme. Essai de définition », dans A. Gorouben et B. Virole (dir.), *Le bilinguisme, aujourd'hui et demain* (actes de la journée d'études et de recherches sur la surdité du 23 novembre 2003), Paris, Éditions du CTNERHI, p. 18-50.
- JONES E. (1989) : « Evaluating the success of deaf parents », *American Annals of the Deaf*, vol. 134, n° 5, p. 312-316.
- KENDON A. (2004) : *Gesture: Visible Action as Utterance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- KITA S. et OZYUREK A. (2003) : « What does cross-linguistic variation in semantic coordination of speech and gesture reveal. Evidence for an interface representation of spatial thinking and speaking », *Journal of Memory and Language*, vol. 48, n° 1, p. 16-32.
- LE CORRE G. (2006) : « Regard sur les rapports intersémiotiques entre la langue des signes française et le français » [en ligne], *Glottopol*, n° 7, p. 112-127. Disponible sur <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_7/gpl7_06lecorre.pdf> [consulté le 4 octobre 2010].

- LIMOUSIN F. et BLONDEL M. (2010) : « Prosodie et acquisition de la langue des signes française : acquisition monolingue LSF et bilingue LSF-français », *Language, Interaction and Acquisition*, vol. 1, n° 1, « Acquisition d'une langue des signes comme langue première / *Acquiring sign language as a first language* », M.-A. Sallandre et M. Blondel (éds), p. 82-109.
- MALLORY B. L., SCHEIN J. D. et ZINGLE H. W. (1992) : « Hearing offspring as visual language mediators in deaf-parented families », *Sign Language Studies*, vol. 76, p. 193-213.
- MCNEILL D. (1992) : *Hand and mind: What gestures reveal about thought*, University of Chicago Press.
- MILLET A. et MUGNIER S. (2004) : « Français et langue des signes française (LSF) : quelles interactions au service des compétences langagières ? Étude de cas d'une classe d'enfants sourds CE2 », dans INRP, *Repère*, fascicule n° 29.
- MILLET A. et ESTÈVE I. (2009) : « Contacts de langues et multimodalité chez des locuteurs sourds : concepts et outils méthodologiques pour l'analyse » [en ligne], *Journal of Language Contact*, Varia II. Disponible en ligne sur <www.jlc-journal.org>.
- PARISOT A.-M., BLONDEL M. et BOUTORA L. (2009) : « Inventaire et mesures du marquage spatial dans la grammaire des langues des signes », *Colloque international sur les langues des signes (CILS)*, Namur, Belgique, 16 au 20 novembre.
- PETITTO L., KATERELOS M., LEVY B., GAUNA K., TÉTREAUULT K. et FERRARO V. (2001) : « Bilingual signed and spoken language acquisition from birth: Implications for the mechanisms underlying early bilingual language acquisition », *Journal of Child Language*, vol. 28, n° 2, p. 453-496.
- PIZZUTO E. (2007) : « Deixis, anaphora and person reference in signed languages », dans E. Pizzuto, P. Pietrandrea et R. Simone (dir.), *Verbal and Signed Languages. Comparing Structures, Constructs and Methodologies*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 275-308.
- PYERS J. et EMMOREY K. (2008) : « The face of bimodal bilingualism: Grammatical Markers in American Sign Language are produced when bilinguals speak to English monolinguals », *Psychological Science*, vol. 19, n° 6, p. 531-535.
- RÉVÉRAND E. (2004) : *Étude des énoncés bimodaux en contexte de bilinguisme bimodal. Étude de cas*, mémoire de maîtrise en Sciences du langage, Université de Tours.
- VOLTERRA V., IVERSON J. et CASTRATARO M. (2006) : « The development of gesture in hearing and deaf children », dans B. Schick, M. Marschark et P. E. Spencer (dir.), *Advances in the Sign Language Development of Deaf Children*, New York, Oxford University Press, p. 46-70.